

**Lettre sur la peste / écrite de Montpellier par M\*\*\* à un de ses amis à Nismes.**

**Contributors**

M.

**Publication/Creation**

[Place of publication not identified] : [publisher not identified], [1721]

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/n894s6xf>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

# LETTRE SUR LA PESTE,

ECRITE DE MONTELLIER PAR M\*\*\*

A UN DE SES AMIS ANISMES.

COMME vôtre vie & la mienne, mon cher Ami, sans avoir été des plus criminelles, n'ont pas paru des plus édifiantes, & que nous sommes à la veille de perir dans un instant par la Contagion qui nous menace; j'ai crû que je devois, par nôtre ancienne liaison, vous faire part des reflexions qu'un mouvement timoré m'a inspiré dans une aussi triste situation: trop heureux, si ce que je vais vous dire, peut vous engager à vous regler sur mon exemple, que vous n'avez jadis que trop suivi lorsqu'il ne falloit pas l'imiter. Ne pensez pas au reste trouver ici des pensées neuves ni brillantes; outre que je me sens très-peu capable d'y avoir jetté de l'esprit, je sçai que le langage du Christianisme n'a pas besoin d'être embelli pour être persuadé, & que les veritez chrétiennes doivent s'annoncer avec simplicité.

Je me suis donc attaché uniquement à faire un portrait au naturel de la Contagion, pour ranimer ma synderhese attiedie, & pour prévenir par une serieuse application à mon salut, l'orage épouventable qui vraisemblablement va crever sur nos têtes.

Quoiqu'il soit dangereux, mon cher, de differer à se convertir & à se disposer à la mort, l'incertitude qui devoit la rendre terrible, produit dans nos cœurs, par un effet de l'amour propre, la fatale esperance d'un temps pour se préparer à mourir. De-là vient que l'Eloquence Chrétienne fait si peu de progrès sur l'esprit de l'homme, qui faussement étayé sur la penitence forcée que la necessité d'une agonie prochaine inspire, risque le plus souvent une conversion équivoque. Mais la Peste qui a déjà ravagé deux Villes florissantes, une Province entiere, ne fourniroit-elle pas une nouvelle route pour toucher les cœurs endurcis? Un Payen a dit autrefois, que la mort prochaine que l'homme envisage dans sa vieillesse, lui fait voir les Dieux plus grands & plus terribles qu'ils ne lui avoient paru jusqu'alors. Le voisinage de

A

la Peste produit sans doute les mêmes idées dans l'esprit de tout le monde ; & dans tous les âges on se considère comme vieillard , à la vue d'un fleau qui laisse si peu d'espérance de s'en garantir.

Si les approches de la Contagion nous épouvantent ; si à douze lieues de nous elle nous fait fremir ; si au seul mot de Peste nous paroissions pâles & tremblans ; si le cœur nous palpite ; si la crainte nous saisit ; que sera-ce de l'état rempli d'horreur où nous nous trouverons , si nous sommes assez malheureux pour en ressentir les effets ?

Ce fleau redoutable que Dieu envoya au Roi Prophete pour le punir de son crime , ce fleau s'approche de nous , il est déjà à nos portes : les étendards de la mort sont déployez dans toute la Provence : déjà la Peste remplit Tarascon de cris & de gemissemens : les cimetières n'ont pas été assez grands pour enterrer ceux qui tomboient devant ce redoutable Conquerant ; il a fallu les jeter en pleine campagne , & engraisser , pour ainsi dire , les champs des dépouilles de la race humaine.

Il n'y a que Dieu seul qui sçache l'origine de ces Contagions épidémiques : on ne peut dire au juste si elles viennent du Ciel ou de l'Enfer , de la Terre , ou de quelque autre Element.

Peut-être que des poisons cachez dans l'air & mêlez avec le souffle des mortels , dissipent tout à coup les esprits vitaux par leur subtilité.

Peut-être des exhalaisons venimeuses sortant des minéraux , & passant au travers des fentes de la terre , viennent nous étouffer.

Ou peut-être des Metheores cachez ou certains Astres malins envoient sur la terre des bataillons d'atômes empoisonnez.

Enfin , la prudence humaine ne peut définir , arrêter ni interrompre l'activité de ce cruel ennemi ; la subtilité de son venin s'insinue par tout ; un air nous frappe ; un instant nous emporte ; une fausse respiration nous gangrene ; nous devenons livides en marchant , & nous périssons en un mot sans nous en appercevoir , au milieu d'une santé florissante.

C'est un mal que l'on n'ose avouer de peur d'être proscrit , dont le succès est toujours funeste , & qui ne donne pas le temps de réfléchir. Un frisson saisit : les yeux s'éteignent tout à coup , ou deviennent étincellans : un bubon que l'on sent éclore , souvent trop tard , est l'avant-coureur de l'agonie , & la crainte d'une mort presque certaine trouble la raison , & abrege bien-tôt le peu de vie qui nous reste.

Ce n'est point , mon cher Ami , une mort lente & paresseuse , ni l'ouvrage d'une maladie languissante qui nous fait mépriser la vie pour finir les douleurs qui nous tyrannisent.

Elle n'est point de ces morts douces & tranquilles que l'on reçoit dans son lit , & au milieu d'une famille sanglotante , dont les services



affidus adouciſſent <sup>3</sup>alternativement les amertumes de ce dernier periode.

Ce n'est pas là qu'on voit venir un ami de cœur, qui nous veille, & qui nous console, toujours prêt par de nouveaux soins à risquer sa santé pour ranimer la nôtre.

Ni où une foule de domestiques empressez occupe les coins de notre lit pour prévenir nos besoins, où notre femme & nos enfans se colent par force à notre visage déjà pâle & défiguré, ni où les Medecins osent paroître sans regret; car dans ce temps d'affliction il est rare de trouver des imitateurs de Chicoineau & de Verni, dont la fermeté inébranlable soutenuë dans Marseille pendant six mois à travers les horreurs de la Peste, & portée avec la même égalité d'ame dans la Ville d'Aix, illustrera pour toujours leur nom dans l'avenir le plus reculé.

Ce n'est plus le temps où les Ministres du Seigneur viennent nous exhorter à crier misericorde, & nous aider par de pathétiques elevations, à supporter patiemment nos douleurs & nos inquietudes: la vitesse du mal qui nous saisit, & qui, pour ainsi dire, se hâte de nous enlever, les prive de la douce consolation d'animer nos synderheses, & de mettre à profit nos derniers momens, en leur ôtant la satisfaction très-souvent douteuse, de nous sanctifier à l'agonie.

C'est vainement alors que nous comptons sur un heritier, & que nous disposons de nos biens; on nous abandonne; tout le monde nous fuit; on regarde notre heritage comme une faveur empoisonnée; & seuls dans notre chambre, occupez seulement de l'état affreux où nous nous voyons, nous nous sentons devenir cadavres dans un quart d'heure, & notre maison est au pillage.

Ce n'est point enfin une mort libre & naturelle, mais une mort souvent d'une minute, invisible & précipitée,

Mêlée de desespoir, d'horreur, de crainte & d'allarmes,

Qui nous pénètre comme un éclair, & nous frappe plus vite que la foudre;

Où la nature est renversée, l'inhumanité soutenuë, la charité ensevelie, l'union du sang éteinte, l'amitié bannie, la trahison recompensée, & la barbarie tolerée;

Une mort dont on ne peut définir le caractere par la variation des symptomes qu'aucun remede ne peut éloigner ni prolonger;

Qui vous saisit tout à coup, qui suspend ou finit la circulation du liquide dissolu ou coagulé, & qui brise dans un instant la texture de notre machine;

Que nous recevons à la promenade, dans les jeux, dans les festins, dans les concerts, & dans les academies; qui nous prend enveloppez dans le genievre & dans les parfums, comme dans l'indolence des préservatifs; qui attaque un Mississipien dans son Hôtel magnifique, com-

me un miserable dans sa chaumière ; & qui sans respecter ni âge , ni naissance , ni esprit , ni mérite , moissonne également tout ce qui se rencontre sur son passage ;

Où le pere fuit son fils mourant ; où le fils jette son pere mort par la fenêtre ; où la fille laisse perir sa mere sans secours ; où la mere ne connoît plus la voix de sa fille ; où vous n'avez enfin aucun secours ; & où vous ne voyez autour de vous qu'une solitude affreuse , & qu'un venin répandu.

Quelque retraite que vous choisissiez , vous vivrez toujours dans la crainte & dans les allarmes.

Si nous residons dans notre Ville , nous aurons , il est vrai , les commoditez de la vie avec un peu plus d'abondance , les remedes seront plus à portée. Mais balançons cette facilité avec le chagrin mortel d'entendre une clochette , qui dévançant le char lugubre , vous fait voir de vôtre fenêtre , un tas de cadavres pestiferez.

Nous flatons-nous de ne pas frissonner à cet objet affreux , qui frappant notre imagination , corrompt dans un instant la masse de nôtre sang ?

Et voici sans doute la plus funeste extrémité. Au prélude du plus petit mal , on entre chez nous avec violence , on nous sort de notre maison avec inhumanité , & l'on nous transporte dans une infirmerie , où perissant bien-tôt par la vûë des morts & des mourans , ou par la crainte qui nous agite , nous appellons vainement à l'agonie nos parens & nos domestiques.

Si nous nous refugions dans les campagnes , comme nous commercerons moins , nous respirerons sans doute un air plus salubre & moins perilleux ; mais n'aurons-nous pas aussi de terribles inconveniens à es-  
suyer ?

Où vous aurez des provisions , où vous en manquerez : si vous êtes assez heureux pour les avoir faites , vous êtes exposé aux voleurs & aux passans , qui dans ce temps d'affliction se croient en droit d'exiger partie du pain que vous avez en abondance.

Si vous en manquez , il faut vous résoudre à perir par famine ; puisqu'il n'est pas possible d'approcher d'aucun endroit habitable. Ainsi on ne sçait quel parti prendre dans une desolation aussi generale.

Considerons avec attention , mon cher Ami , le portrait affreux que je viens de tracer ; & s'il paroît encore trop foible pour imprimer toutes les horreurs du fleau qui regne en Provence , jettons les yeux sur deux Villes infortunées , que nous avons vû , il n'y a pas six mois , si superbes & si florissantes.

Regardons ces étendards lugubres , qui annoncent la mort à vingt lieües à la ronde.

Voyons cent mille cadavres exposez pêle-mêle , & jetez à la voirie.

Regardons

Regardons dix mille agonisans au milieu des infirmeries ; & autant qui expirent sur le pavé.

Considérons des familles errantes & vagabondes , ou qui se sont éteintes dans moins de vingt-quatre heures.

Transportons-nous dans ces ruës desertes. Voyons ce commerce anéanti, ce port de mer triste & solitaire , & ces maisons abandonnées.

N'est-ce pas une chose pitoyable de voir avec quelle inhumanité on traite ces malheureux proscrits , auxquels on interdit non seulement tout commerce pour établir la sûreté publique , mais auxquels on n'oseroit donner un verre d'eau ; qui s'exilant par force de leur patrie empoisonnée, n'ont d'autre asile que les deserts & les campagnes ; qui couchent sous un buisson ; qui toujours exposez aux injures de l'air , n'osent approcher des endroits habitables , dont ils sont aussi-tôt chassés qu'aperçûs ; & qui , malgré la faim qui les presse , & la charité du Christianisme , sont poursuivis par tout comme des bêtes feroces qu'il seroit dangereux d'approcher ?

Pesons , mon cher Ami , toutes ces violentes situations , & réfléchissons en même temps sur celles où nous risquons d'être bien-tôt enveloppez.

Si nôtre Province s'en est préservée jusqu'à ce jour , elle doit cet avantage à l'activité de Monseigneur le Duc de Roquelaure , qui au premier bruit de la Contagion , se hâta de faire border le Rhône. Cette démarche décisive , & l'attention réitérée que Monsieur de Bernage a eu de faire porter des vivres en Provence , ont suspendu jusqu'ici le coup qui nous menace.

Nous le devons encore aux nouvelles précautions que nous observons à l'entrée de nos portes , qu'une préseance mal entendüe ( quoique l'ouvrage d'une sainte vanité ) avoit malheureusement mis en état d'être mal gardées.

Mais malgré tous ces soins , & les perquisitions exactes de ce Bureau de Santé , qui veille nuit & jour pour notre conservation , ne sçavons-nous pas qu'un zephyr infecté peut nous communiquer ce fleau redoutable ? qu'un mouchoir , une bagatelle peut tromper notre vigilance ? Un Citoyen mercenaire & perfide peut nous empoisonner par son avarice. Peut-être que ce secret & fier ennemi est caché parmi nous. Peut-être en serez-vous attaqué en sortant de vôtre maison. Peut-être tomberai-je moi-même expirant au milieu de la ruë.

Et nous voilà , mon cher Ami , dans un instant devant le Tribunal du Maître du monde.

Dans quel état paroîtrons-nous devant son auguste face , nous deux qui depuis trop long temps liez par les plaisirs , avons vécu , pour ainsi dire , à l'avanture ; nous , qui ne voyons dans le cours de nôtre vie ,

qu'un tissu des passions les plus dissolues , & qui nous sommes fâchez d'être immortels jusqu'à ce jour ; ouvrons les yeux ; le temps presse ; déchargeons cette conscience affaîsée du pesant fardeau qui l'accable , & tâchons d'appaiser la Justice divine , que nos desordres n'ont que trop irrité.

Mais je m'apperçois que je me jette dans l'exhortation , & que je prends le ton de Prédicateur , tandis que je devois me souvenir qu'il n'est pas permis à un Prophane de mettre la main à l'encensoir , & qu'une pareille hardiesse ( supposé que vous fussiez assez indiscret pour publier ma Lettre ) ne manqueroit point de soulever quelques sacrez Critiques , qui jaloux de leur autorité évangélique , n'aiment pas à voir sortir d'autres mains que des leurs ce qui peut servir à nous instruire.

Après tout , si je sors de mon caractère en traitant une matiere qui n'est pas de mon ressort , je ne serai pas plus coupable que ceux qui destinez uniquement au Service divin , ne laissent pas , pour se dédommager de la representation des veritables Opera , d'aller jouer leur rôle dans des Concerts. Mais , dit-on , ils aiment la Musique ; c'est un plaisir innocent. J'en conviens. Et moi j'aime à faire des Reflexions Chrétiennes sur la Peste. Voyez , je vous prie , qui de nous est le plus blâmable.

Ainsi je veux donner l'essor à mon imagination ; & comme j'ai declamé contre vos défauts & les miens , & que j'ai mis nos foibleffes dans tout leur jour , je vais pour notre consolation développer au hazard quelques caracteres generaux , & peindre les hommes tels qu'ils sont aujourd'hui , quoiqu'à la veille d'un fleau , qui joint à l'invisibilité des especes , & à la misere generale , devoit faire journellement la premiere , la seconde & la troisième partie de leurs reflexions.

Pour continuer les miennes , je jette d'abord les yeux sur cette nouvelle espece d'hommes que l'on a baptisé du nom de Missispiens , qui par une aventure qui tient de la fable , & qu'ils ont pourtant réalisée , voguent à pleines voiles dans le luxe & dans l'abondance , & qu'on voit représenter aujourd'hui les rôles les plus éclatans du Royaume ; eux , qui n'ayant rien au monde , se sont vûs d'un Soleil à l'autre avec de riches équipages , des Hôtels superbes , & des Terres titrées , & qui retiennent prisonnier dans les cabanes de leurs peres , tout l'or & tout l'argent du Royaume , sans avoir jamais pensé que leur fortune étoit trop vaste pour être soutenüe , & sans avoir soulagé cette veuve & cet orphelin , qui dans ce temps de desolation & de famine , ne manquent , pour ainsi dire , de pain que parce qu'ils en ont de reste.

Mais quand je vois le visage décharné de ces avarés opulens , qui préféreroient la Contagion à la réduction de leurs interêts , & qui regardent la perte de leur or & de leur argent avec encore plus de regret

qu'ils ne voyent celle de leur ame, qui ne vous abordent qu'avec un ton plaintif, & qui ne peuvent se consoler de voir vingt mille livres de rente réduites à douze, tandis qu'il en est tant qui n'ont pas de quoi vivre; je voudrois qu'ils se rendissent un peu plus de justice, & qu'ils voulussent comprendre que l'on ne leur a pas tout à fait ôté le plaisir d'épargner: car enfin leur dépense se bernoit au plus à mille écus par an; ils mettoient veritablement dix-sept mille livres à l'écart. Eh bien, que ne prennent-ils patience? Ils en auront encore neuf à placer. Mais ils ne voyent plus autour d'eux ce coffre rempli dont ils faisoient leur idole. Par là la Providence a voulu les frapper pour les ramener à elle, & pour les punir des aumônes qu'ils n'ont peut-être jamais faites.

Quand je considere ces hommes jadis aisez & commodes, devenus tout à coup appauvris, qui jouïssent tranquillement d'un vieux patrimoine qu'eux & leurs ayeux devoient à la justesse de leur œconomie, & qui par une idée encore inexplicable, mais jamais effacée, viennent de perdre dans un jour ce qu'ils avoient ramassé avec tant de peine dans un siecle; eux qui n'ont pour toute ressource qu'un portefeuille en philigrane, farci d'un papier inutile, qu'ils ne pensent point que le coup qui les accable soit seulement l'effet du nouveau systême; qu'ils ouvrent les yeux, & ils verront que c'est peut-être la punition de leur vie scandaleuse, de leur Religion negligée, de leur charité rallentie, & de leur orgueilleuse indolence.

Mais comment peindre ici ces hommes sensuels qui font revivre dans nos jours la délicatesse de Luculle & l'indolence de Petrone, qui flatez par l'idée d'un goût raffiné, se livrent à tous les plaisirs qu'une vive imagination leur inspire? Eux dont la digestion d'un repas déjà pris est toujours troublée par un autre qu'ils vont prendre, & qui dans cet état Epicurien se font une gloire d'éclorre des sentimens d'irreligion qu'ils hazardent dans le plaisir, mais qu'ils desavoient à l'agonie; qu'une crapule journaliere hebète, & qui sous une démarche chancellante laissent à peine voir quelque étincelle d'une raison qui s'évanouit au moment qu'elle devoit agir. Ne craignent-ils pas dans ce moment funeste d'expirer peut-être subitement sur cette même table, le théâtre assidu de leurs excès & de leurs désordres?

Que dirai je de cette espece d'hommes que les horreurs de la Contagion n'ont pû encore intimider, de ces Negocians insatiables qui reçoivent hardiment, ou du moins voudroient recevoir les marchandises pestiferées, de ces ames enveloppées dans un interêt sordide, & qui, à l'agiotage près, ne remplissent d'autres fonctions que celles de la vie animale? Comme je les trouve incapables de tout sentiment raisonnable, je ne suis pas surpris s'ils vivent à l'abri de la reflexion,

que le peril que nous courons doit inspirer à tout homme de bon sens.

Mais qui peut s'imaginer qu'à la veille de la mort on trouve des hommes qui ont toujours un Opera entre les mains, qui actuellement occupez à déchiffrer des *Sonnate* qu'ils regardent comme l'Algebre de la Musique, ne parlent que des accords & des dissonances, d'une voix moëleuse ou d'une voix qui chevrotte, qui regardent B-mol & B-carre comme les deux poles qui les guident? Leur conversation ordinaire ne roule que sur des *Cantate*, & leur intelligence ne s'étend guere au delà des trois Clefs.

Faut-il encore voir des hommes & des femmes avoir les Cartes à la main, sans reflechir que peut-être ils expireront sur le tapis vert? Les uns sacrifient au Hazard, dans cette affreuse rareté d'especes, le peu d'argent qu'ils avoient ramassé, & qui leur seroit sans doute necessaire dans le malheur dont nous sommes menacez; Eh, quel desespoir après l'avoir perdu! Ou si la fortune les favorise, ne doivent-ils pas penser qu'ils seront bien-tôt en état de quitter avec la vie cette bourse remplie, que peut-être personne n'osera toucher après leur mort. Les autres sans ressource (car la race des Prêteurs est éteinte, parce que celle des Emprunteurs a pris le dessus) portent à G.... des petites parcelles d'une vaisselle expirante, ou vendent à vil prix le peu de bijoux qui leur restent. Ne diroit-on pas qu'ils se hâtent de perdre tout ce qu'ils ont pour avoir moins de regret à le quitter? En verité, on devrait fermer dans ce temps d'amertume, ces maisons ouvertes, qui toujours affamées d'un profit journalier & sûr, se font des entrées un revenu pour se dédommager de celui que la réduction de leurs intérêts leur ôte.

Lorsque dans une Assemblée je lorgne le torquet effronté de ces femmes coquettes, qui viennent chercher des adorateurs jusques dans le Sanctuaire, qui étrangères dans leur domestique passent le jour à se peindre, & la nuit à courir le monde, n'est-ce pas le temps, dis-je en moi-même, qu'elles reviennent de leurs égaremens, & qu'elles rentrent dans le sein de leur famille, sans attendre que la Peste qui les talonne, vienne finir dans un instant une vie aussi dérangée?

Mais dans ce temps d'affliction, peut-on ne pas regretter ces jeunes personnes, qui à peine parvenues à leur troisième lustre, & peut-être à la veille d'un établissement qui flatoit leurs jeunes desirs, risquent de voir changer tout à coup leur robe nuptiale en pompe funebre?

Il est rude de penser à mourir au Printemps de la vie, & d'abord leur vive jeunesse m'interesse. Mais quand je reflechis sur la pureté qui regne encore dans leurs aines, que les plaisirs du monde n'ont pas eu le temps de corrompre; sur la vitesse avec laquelle la plus longue vie s'écoule, & sur les chagrins qui nous suivent infailliblement avec l'âge;

l'âge, je les trouve beaucoup moins à plaindre par la tranquillité de leur conscience ; & peut-être que les jours qu'elles vivoient encore, détruiroient le mérite de ceux qu'elles ont déjà passé dans une parfaite innocence.

Quand j'examine ces Pauvres honteux, qui prêts à mourir tous les jours ou de froid ou de faim, passent une vie pleine d'amertume, & qui ne vivent que par le secours de quelque main charitable, je trouve qu'ils ont une espece de consolation dans ce temps infortuné : car voici le jour où l'opulence ne sera pas plus respectée que leur misere ; & la mort va nous peser tous à la même balance. Cependant la Providence qui veille toujours sur eux, va les soulager dans leurs souffrances par l'heureux retour de cet illustre Prélat, que le peril que nous courons vient de ramener parmi nous, pour nous soutenir dans nos allarmes, & pour prévenir leurs besoins. Par la fermeté inébranlable qu'il vient de faire éclater à la face de tout l'Univers, nous devons juger de celle qu'il feroit paroître pour le salut de son Diocèse... Je m'arrête, en attendant de lui donner de nouveaux éloges dans l'affreuse situation où nous risquons de nous trouver, & où la charité qui l'anime mettra ses vertus chrétiennes dans tout leur jour.

Je vois pourtant, mon cher Ami, à travers les caracteres mélez que je viens de développer, des ames timorées, des Chrétiens fervens & penetrez, qui n'ont pas attendu le temps de la désolation, ni les préludes de la Contagion, pour élever leurs cœurs au Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, ni pour redoubler leurs jeûnes & leurs prieres, mais qui toujours assidus aux exercices de pieté, qui toujours justes, bien-faisans & charitables, portent depuis long temps un cœur contrit & humilié, & dont la vie exemplaire n'est qu'un tissu de penitence. Ceux-là sans doute ont en ce jour un grand sujet de consolation, de ne sentir au dedans d'eux-mêmes aucune de ces synderheses accablantes.

Mais je vois que je m'engage trop avant. Je vous prie donc, mon cher, de joindre le Philosophe au Chrétien dans cette commune affliction, & sur-tout de bannir la crainte, qui en gâtant la masse de notre sang, accelere toujours cette affreuse maladie ; d'avoir l'esprit content & de la gayeté, & de chasser absolument les chagrins & les reflexions inutiles. Au surplus, je vous exhorte à faire de legers repas, & d'user de viandes salutaires ; car c'est le regime prescrit par Messieurs Chicoineau & Verni, qui s'en sont parfaitement bien trouvez. Donnez-moi cependant de vos nouvelles, & du progrès que la Contagion pourroit faire chez vous, où il faudroit qu'elle logeât pour arriver jusqu'ici. Je suis, &c.





